III

Mardi midi il quitta le bureau pendant la pause de trois quarts d'heure, parcourut rapidement quelques ruelles et, près d'une vaste place, il entra dans un grand magasin, *Le Nid de guêpes.* Il se fit conduire en ascenseur au second étage, traîna dans le rayon des livres, descendit au premier et remonta. Au département des objets d'art il prit en main un gobelet de métal. « Ce n'est pas de l'argent, pensa-t-il, mais un métal inoxydable à bon marché. Peut-être est-ce du cuivre couvert d'une petite couche chromée. » Il le retourna et lut le prix sur le fond : dix-huit florins soixante-quinze. Il examina l'anse. « Elle est en fer mal rétamé et soudé au gobelet », pensa-t-il. Lorsqu'une vendeuse s'approcha, il le déposa et continua son chemin.

Sur une table couverte de velours vert, il vit un petit gobelet sans anse. « C'est presque un petit vase, pensa-t-il, car le bord est trop évasé. On se demande même si c'est un gobelet. » Il le prit en main et vit, en le retournant, qu'il coûtait neuf florins cinquante. Le métal était plein de taches. « Déjà vingt minutes de mon temps gaspillées », pensa-t-il et il s'empressa de quitter le magasin. Le soleil venait de percer les nuages ; il ne faisait pas froid.

Il traversa la place en oblique et s'engagea dans une rue étroite. Par une porte tournante, il entra dans un grand magasin de plain-pied, qui s'appelait *La Maison des cadeaux.* Il se faufilait rapidement entre les rayons, des articles ménagers aux joujoux, de là aux fourrures et il vit enfin des objets brillants sur un étalage de tissu vert, élégamment drapé. Il y avait là des passe-thé, des ouvre-lettres, des cuillères à thé et aussi des gobe-

lets. « Ce sont les mêmes », marmonna-t-il et il en prit un. « Et la même anse », pensa-t-il. Le prix était de huit florins cinquante. Un gobelet plus haut et plus étroit se trouvait à côté et coûtait onze florins. Il était resté six minutes à l'intérieur et se glissa rapidement dans la porte. Il parcourut deux ruelles, déboucha sur une large rue et vit soudain, à l'étalage d'un marchand de bicyclettes, une pile d'assiettes en aluminium et une tourelle de gobelets du même métal. Les premières coûtaient un florin vingt et les gobelets, un florin dix. Dans le magasin il demanda qu'on lui montre une pièce de chaque, les tâta et vit que c'était une matière épaisse, bien polie et de l'aluminium pur. Il les acheta et les mit dans sa serviette.

Il lui restait encore dix minutes. Il partit en trottinant le long d'un canal, prit une ruelle crasseuse, entra chez un boulanger et dit au commis :

— Donnez-moi trois bâtons.

Ils étaient tous les deux à côté du comptoir.

— De soixante ou de quarante ? demanda l'homme.

— Deux de soixante et un de quarante, dit Fritz.

L'homme regarda autour de lui d'un air soupçonneux, ouvrit une boîte en fer-blanc, y prit les bâtons et les fourra dans la poche de Fritz.

Celui-ci rentra juste à la fin de la pause de midi et alla s'asseoir à son bureau.

— Regarde, Pim, dit-il à une dame d'environ trente ans, assise à une table près de la fenêtre, regarde quel bon achat et pas cher. — Il lui montra l'assiette et le gobelet et lui dit le prix. — C'est pour le fils d'un de mes amis, dit-il.

— Je ne te connaissais pas tant de sens pratique, répondit-elle.

— Il a un an, dit Fritz, que peut-on trouver de mieux ? Et je mets deux bâtons de chocolat debout dans le gobelet. Je l'emballe dans un joli papier de soie, avec une ficelle en couleur autour. Voilà ce que j'ai pris pour toi.

Il déposa sur sa table le bâton de quarante centimes.

— Comme c'est gentil, dit-elle.

— C'est très cher, dit Fritz, ils en avaient aussi du moins cher, mais je me suis dit : c'est pour Pim, rien n'est trop beau pour elle.

— C'est terriblement gentil de ta part, dit-elle.

Lorsqu'il rentra l'après-midi, il n'y avait personne. Il mangea quelques gâteaux d'une boîte dans le buffet, prit de la confiture, pêcha avec la même cuillère un morceau de beurre dans le pot et secoua ensuite un peu de chocolat granulé dans le creux de sa main. Lorsqu'il eut tout mangé, il alluma la radio. « Donc l'enfant de quatre ou cinq ans », dit une voix de femme. Il tourna le bouton, passa dans la cuisine, mit sur le réchaud à gaz la casserole avec la viande et attendit que la couche de graisse fonde. Puis il prit des tranches de pain bis et les mangea après les avoir trempées dans le jus fumant. Il remit à sa place, derrière le réchaud, la casserole refermée.

Un instant après, à cinq heures et demie, sa mère rentra et prépara le dîner.

— Dieu sait où cet homme vagabonde encore, dit-elle à Fritz. Il est parti en ville ce matin à neuf heures et demie, sans même dire où il allait.

— Il reviendra bien, dit Fritz, ne nous en faisons surtout pas et mangeons à l'heure habituelle.

A six heures, sa mère mit les plats sur la table. Son père rentra juste à temps. Ils mangèrent de la soupe aux pois, de la viande, des pommes de terre et du chou-rave. Lorsque chacun eut vidé son assiette, la lumière s'éteignit.

— Où sont les allumettes ? demanda sa mère.

— Moi j'ai des allumettes, dit son père et il en alluma une.

Il resta les yeux fixés sur la petite flamme et, lorsqu'elle eut fini de brûler, il posa le bâtonnet sur le bord de son assiette. L'obscurité était revenue.

— Si tu restes assis comme ça, dit la mère de Fritz, la lumière va se rallumer tout de suite ; les sept nains s'en chargeront.

— Que veux-tu que je fasse ? demanda son père en se levant. Passe-moi une pièce de dix sous.

— Ce n'est pas du gaz qu'il s'agit, dit-elle, c'est de l'électricité, il faut y mettre un florin.

En se retournant avec sa chaise, à la lumière d'une seconde allumette que tenait son père, elle prit dans une petite boîte sur le buffet une grande pièce luisante et la lui tendit.

Prudemment, dans une obscurité totale, une fois la seconde allumette éteinte, son père s'avança d'un pas chancelant dans le couloir. Ils l'entendirent entrer dans la pièce latérale, mais

ensuite plus aucun son ne leur parvint. Fritz avait les yeux fermés et les mains jointes entre les genoux.

Son père revint.

— Je sais bien où est le compteur, dit-il, mais où faut-il mettre la pièce ?

— En haut à droite, il faut relever un clapet métallique et, après avoir glissé la pièce, tourner le bouton de droite, dit Fritz.

Son père repartit, se heurtant à la porte du living-room qu'il avait laissée ouverte. Enfin ils entendirent le déclic mécanique et la chute de la pièce. La lumière se ralluma.

— Et dire que c'est un intellectuel, dit sa mère.

Après la panade, Fritz annonça :

— J'ai fait un achat très avantageux pour Hansje, le fils de Jaap, dont c'est l'anniversaire aujourd'hui ; il a un an.

Il se leva et alla chercher dans sa serviette l'assiette et le gobelet.

— Où as-tu trouvé ces bâtons de chocolat ? demanda sa mère.

— Je les ai achetés, répondit-il.

— C'est très gentil, dit-elle en prenant les deux objets.

— Pas cher, dit Fritz en citant le prix. Il faut que j'enlève les taches et la crasse, dit-il.

— Ne frotte pas, dit sa mère, tu risques de les abîmer, sans les améliorer. Donne-les-moi tout à l'heure, je les tremperai dans la savonnée, tu verras comme ils seront beaux.

— C'est gentil, hein ? dit-il à son père, un gobelet et une assiette pour le petit Hans de Jaap, qui a un an.

— Quelle petite assiette, dit son père, pour qui est-ce ?

— Pour Hansje, le petit de Jaap ! cria sa mère. Il faut parler plus haut, dit-elle à Fritz, cet homme est sourd comme un pot.

— Il a déjà un an ? dit son père, tiens, tiens.

— Je vais les emballer, dit Fritz et il alla chercher du papier d'emballage dans l'armoire de la cuisine.

Il revint avec une grande feuille jaune.

— Je vais les frotter un peu tout de même, dit-il.

— Ecoute-moi voyons, répondit sa mère, donne-les-moi, je les tremperai dans la savonnée.

Fritz emporta l'assiette et le gobelet à la cuisine, répandit de la poudre à lessiver dessus, ouvrit le robinet et laissa couler quelques gouttes d'eau, puis se mit à frotter les deux objets avec

un chiffon. Lorsqu'il les rinça, ils étaient ternis et rayés de griffes.

— Saleté, dit-il, puis il les sécha et les rapporta dans le living-room.

— Tu vois ? dit sa mère, tu as tout gâché maintenant. Voilà ce que c'est que d'être un sournois qui n'écoute jamais personne.

— Allons, allons, dit Fritz, ils ont encore un bel éclat.

Il emballa son cadeau en plaçant le gobelet sur l'assiette, un bâton de chocolat de chaque côté et une pomme dans le gobelet.

— Je voudrais aussi lui donner quelque chose, dit sa mère, attends, je vais mettre quelques morceaux de sucre dans un sachet.

Elle lui tendit une poignée de morceaux de sucre dans un sachet orange, qu'il mit en poche.

La rue sèche étincelait. « On dirait qu'il y a de petits éclats de verre dans les pierres », pensait-il. Il prit le même chemin que le dimanche soir et passa devant les entrepôts, au début du canal. Au numéro 71, la porte s'ouvrit au premier coup de sonnette.

En haut de l'escalier, il aperçut une silhouette féminine.

— Je te félicite de tout cœur, Joosje ! cria-t-il en levant la tête.

— Merci, Fritz, cria-t-elle, lorsqu'il fut à la moitié de l'escalier.

Près du portemanteau, il lui serra la main. Une faible lampe brûlait au fond du couloir. Lorsqu'il regarda le plafond, elle dit :

— Au-dessus de l'escalier elle est cassée, mais on y voit juste assez.

Il la suivit à l'intérieur. Ils traversèrent un couloir nu, sans tapis, et entrèrent dans une vaste pièce où, à la lumière d'une liseuse placée très haut, quatre fauteuils étaient rangés autour d'un feu continu. Une vieille dame tricotait.

— Jaap n'est pas là ? demanda-t-il, après l'avoir saluée.

— Il a une réunion et je crois qu'après ils devaient dîner tous ensemble, répondit Joosje.

Il s'assit, mit son cadeau sur la table et lui tendit les ciseaux, qu'il avait vus sur la cheminée.

— Oh ! dit-elle, lorsqu'elle eut défait le petit paquet, c'est charmant, quelle bonne idée. Et ce chocolat !

— Et cette pomme, dit Fritz.

— C'est magnifique pour ce petit, dit la vieille dame. Vous n'avez pas froid ? demanda-t-elle à Fritz, rapprochez-vous du feu.

— Je n'ai froid qu'aux pieds, dit-il.

— Je vais te montrer tout ce qu'il a reçu aujourd'hui, dit Joosje.

Elle se leva pour aller prendre les objets sur une table dans le coin de la pièce. Ses cheveux très blonds étaient coiffés en hauteur dans la nuque et surmontaient son visage rose et joufflu. Sa jupe était beaucoup plus courte devant, à cause de son ventre rond, proéminent. Elle lui montra les cadeaux : une locomotive en bois, un camion, des petites camisoles, un tablier brodé et un livre d'images.

— Il l'a reçu de tante Stien, poursuivit-elle.

La vieille dame dit :

— Ça ne lui dira pas grand-chose.

Fritz feuilleta le livre et regarda les images : une vache, un cheval, un cochon, des paons, un chien et un dindon. Il le déposa.

— Il ne comprendra rien à ce dindon, dit-il, un oiseau idiot avec toute cette chair rouge sur la tête. Le jubilaire est déjà couché ?

— Il dort déjà, dit Joosje.

— Tu crois que Jaap rentrera tard ? demanda-t-il.

— Je n'en ai aucune idée, répondit-elle.

— Il doit se saouler un bon coup, dit Fritz en souriant.

— Jaap ne boit pas, n'est-ce pas ? demanda la vieille.

— Il y a bien longtemps que je n'ai plus bu d'alcool, dit Fritz.

— Combien de temps ? demanda Joosje, en ouvrant le cendrier du poêle.

— Sûrement quatre semaines, dit-il.

— C'est mauvais pour la santé, ça crée bien des misères, dit la vieille. — Elle tenait à la main un journal ouvert. — C'est très malsain, ça vous démolit un homme.

— Oh, dit Fritz, ce n'est pas à ce point. Il ne faut pas en faire une habitude, mais une bonne cuite tous les deux ou trois mois,

c'est excellent pour la santé, disent les médecins modernes. La science actuelle prétend que le corps doit, de temps à autre, sortir de son équilibre, subir une violente intoxication.

— Oui, la science moderne, dit la dame.

— Quand j'ai bu, dit-il, je me sens tout rigolard naturellement. Le lendemain, j'ai la gueule de bois, il n'y a rien à faire. Mais le surlendemain, le troisième jour, c'est alors que je me sens bien ! J'ai l'impression de renaître.

Il se tut un instant et consulta sa montre. Il était huit heures moins le quart. Il se frotta les mains et se mit à battre la semelle.

— Je crois que vous avez froid, dit la dame.

— Il fait froid ici ? demanda Joosje.

— Non, je ne crois pas, dit-il, ce ne sont que les pieds. J'ai des semelles en caoutchouc.

— Est-ce donc si froid ? demanda la vieille.

— Eh bien, si on transpire des pieds, dit Fritz, il faut tous les soirs mettre ses chaussures derrière le poêle et les chaussettes sur le tuyau. A vrai dire, il faudrait se laver les pieds tous les soirs, mais quel travail. L'été, c'est pire. Alors il faut bien les laver, car l'odeur est insoutenable. Pendant des mois, je me suis poudré les pieds tous les matins avec de la stéatite ; ce n'est pas mauvais, oui, ce n'est pas mauvais.

— Tais-toi une seconde, dit Joosje, j'entends Hansje. Non, ce n'est pas ça, je crois.

— Comme c'est ennuyeux, dit la vieille dame, heureusement je n'en souffre pas.

— Le plus agréable c'est de courir nu-pieds dans des sandales en été, poursuivit Fritz, ça supprime tous les ennuis.

— Vous avez très froid aux pieds maintenant ? demanda-t-elle.

— Oh, ça va, répondit-il, jamais au point de ne pas pouvoir les réchauffer, je n'ai jamais connu cela. C'est aussi une question d'alimentation.

— Vous croyez ? demanda-t-elle.

Joosje servit le café.

— Oui, dit Fritz, si l'on prend de l'huile de foie de morue tous les jours, ce que je fais depuis peu, il n'y a plus aucun danger d'avoir froid aux pieds.

— Beaucoup de lait dans votre café, tante Stien ?

— Volontiers, mon enfant, répondit-elle. C'est vrai, dit-elle, que nous nous empoisonnons chaque jour. Il suffit de penser au thé et au café, des boissons très courantes. Au fond, on ne devrait pas en prendre du tout.

— Oui, dit Fritz, si nous ne prenions que des aliments naturels, nous serions mieux portants. Mais quel travail de réunir les éléments nécessaires et de les préparer. Mieux vaut manger comme tout le monde. Mais je suis convaincu que le régime végétarien est plus sain. — Il consulta sa montre, qui indiquait huit heures et quart. — (« Seigneur, comment partir d'ici ? » pensait-il, en respirant profondément sans faire de bruit.) Il est certain, dit-il, qu'on a tort de beaucoup manger, de dîner tard le soir et de manger trop de viande.

— Oui ? fit Joosje.

— Regarde l'Amérique, dit tante Stien, nulle part il n'y a autant de cancer que là-bas.

— Cela vient, dit Fritz, de ce qu'ils mangent des plats mal préparés, qu'ils boivent beaucoup, font d'énormes dîners, mangent des saucisses chaudes dans des cafétérias et emploient trop d'épices.

— Le cancer est très fréquent, n'est-ce pas ? demanda Joosje.

— C'est une maladie de vieillesse, répondit-il. Autrefois, on n'en mourait pas tant, mais maintenant que la moyenne des gens vit beaucoup plus vieux, il y en a de plus en plus. La plupart des décès sont dus au cancer.

— Je ne savais pas, dit Joosje.

— C'est une très belle maladie, poursuivit-il, j'ai lu un tas de choses amusantes là-dessus. C'est une cellule proliférante. Cela vient de rien et ça continue à grandir. A travers tout. D'un organe à l'autre. A travers les entrailles. Affreux, incurable, grandiose.

— Comment pouvez-vous dire cela ? dit tante Stien en secouant la tête.

— Et avec des douleurs affreuses, dit Fritz, tout bonnement indescriptibles. C'est une des maladies les plus redoutables.

— Ce monsieur Overland l'a eu aussi, dit Joosje. A l'estomac. Mais c'est allé assez vite. Il l'avait, sa famille le savait. En quatre mois, c'était fini. Très triste. Ce sont des gens qui campaient près

de nous aux environs de Kastrikum. La femme s'est noyée en mer.

— C'est le destin, dit Fritz.

— Je ne sais pas, dit Joosje, qui avait pris un tricot, elle était allée nager seule le soir. Plus tard, on a retrouvé ses vêtements sur la plage. Elle avait quatre petits enfants ; l'aîné a sept ans. On leur a dit que leur mère ne rentrerait plus, qu'elle était restée en mer. Des gens, des visiteurs, les Velzener, je crois, ont entendu ce que l'aîné a dit à son petit frère. Il disait : « La mer a dit : "Viens, tu es une petite femme de rien du tout." Enfin, si la mer sèche encore une fois, elle reviendra peut-être, mais sans cela, jamais. »

— Silence, dit-elle brusquement. J'entends Hansje.

Elle disparut par la porte de communication et revint avec l'enfant en larmes sur le bras. Il avait une petite figure pâle, endormie. Elle s'assit et essaya de le calmer. Elle y parvint enfin.

— Oh, le pauvre trésor, dit la vieille. — Le petit la regarda avec curiosité. — Tu ne peux pas dormir ? demanda-t-elle.

L'enfant se remit à pleurer.

Joosje tâta son lange, le défit et lui en remit un propre après avoir étendu l'autre sur la bouilloire qui se trouvait sur le feu. On sonna.

— Tu ferais peut-être mieux d'ouvrir toi-même, dit Fritz. Tu sauras qui c'est, s'il faut le renvoyer ou pas.

Joosje passa le petit à tante Stien et alla ouvrir. Elle revint au bout d'un instant avec une femme qui lui ressemblait beaucoup. Celle-ci leur serra brièvement la main et prit celle de Hansje dans la sienne.

— C'est ton anniversaire. Oui. Est-ce que tu le sais ? dit-elle.

Tout en s'asseyant, elle se mit ensuite à fouiller dans son sac. Fritz s'aperçut qu'il était neuf heures moins dix. Il regarda le plafond orné de moulures anciennes, négligées.

La visiteuse trouva ce qu'elle cherchait, le déballa et tendit à Joosje un gobelet d'argent.

— C'est de l'argent véritable, dit-elle, c'est de l'argent véritable, je l'ai frotté à m'user les doigts, dit la visiteuse. Montre-le à Fritz, poursuivit-elle, il verra bien.

— Oui, dit Fritz, c'est de l'argent véritable. — Il examina les

poinçons sur les côtés. — Très beau, très lourd. Un joli, un très joli cadeau. A vrai dire, il aurait fallu une inscription.

— N'est-ce pas ce que je disais, demanda la visiteuse, oui ou non ? J'y ai pensé trop tard, mais je la ferai faire.

Joosje mit le gobelet sur la table. Tante Stien le prit et le regarda.

— C'est sûrement la quatrième fois qu'on te prend pour moi, maman, dit Joosje. Jaap m'a dit qu'il a rencontré quelqu'un qui avait assisté à une soirée chez l'oncle Léon. Et ce monsieur a dit : « J'ai aussi fait la connaissance de ta femme. » Et moi je n'y étais pas allée du tout. Jaap le lui a dit et alors il a compris que l'autre t'avait prise pour moi.

La visiteuse rougit, ouvrit la bouche et dit :

— Comme c'est curieux.

— Quand je vous ai vue pour la première fois, madame Mosveld, dit Fritz, il y a quelques années, je vous ai prise pour une fille de votre mari.

« Quelle soirée, pensait-il, quelle soirée. Où est la fin ? »

— Combien d'années y a-t-il ? demanda-t-elle. Quand était-ce ?

Elle fronçait les sourcils et se penchait en avant.

— Je ne sais plus exactement, dit-il, cinq ou six ans.

— Non, c'était il y a quatre ans, à Hilversum, dit-elle en agitant vivement la main. C'était au pavillon d'été. Tu ne te souviens pas ? C'était il y a quatre ans. Pas plus.

Tante Stien suivait la conversation en tournant sans cesse la tête de l'un à l'autre. Brusquement, le petit se remit à pleurer. Joosje le changea de place sur ses genoux, le souleva et lui caressa la tête, mais les pleurs ne cessaient pas.

— Passe-le à l'oncle Fritz, dit Fritz d'un ton moqueur.

Joosje lui passa l'enfant, mais celui-ci se mit à crier de plus belle et à trépigner. Il le repoussait de ses petites mains moites. Fritz le rendit à sa mère.

— Regarde, dit tante Stien, voilà ton cadeau, regarde quel beau gobelet.

Elle approcha l'objet de son visage. L'enfant se débattit pour atteindre le gobelet brillant, le prit à deux mains et le porta à la bouche.

— Oh, regardez, dit tante Stien, il a soif. Tu as soif, mon agneau ? Oui, il a soif, le pauvre petit.

Joosje se leva, jeta son tricot sur la chaise et versa dans le gobelet du lait qui se trouvait dans un poêlon sur le feu. L'enfant but avidement.

— Tu vois, c'était cela, dit la mère de Joosje.

Fritz vit que Joosje avait jeté son tricot si distraitement que trois points étaient tombés d'une aiguille. Il les y remit avec soin, poussa l'aiguille un bon coup et enfonça les pointes dans la boule de laine.

Après avoir bu, l'enfant se remit à pleurer.

— Au fond c'est une peste, cet enfant, dit Fritz. Ses nerfs poussent de travers. Il ne vivra pas longtemps.

— Ne dis pas d'insanités, répondit Joosje.

— D'ailleurs sa tête va pousser de travers, poursuivit Fritz. Elle dévie déjà, comme une plante cherche la lumière, vous verrez.

— Oh, il raconte n'importe quoi, dit la mère de Joosje.

Brusquement, l'enfant se tut et sembla s'endormir sur le sein de sa mère. Joosje le remit prudemment dans son lit.

Lorsqu'elle revint, elle resservit du café.

— Comment va papa ? demanda Joosje.

— Une bonne grippe, répondit sa mère, d'ailleurs moi je l'ai aussi, mais papa est au lit. Tu sais ce qui se passe ? Papa est dans tous ses états. Deux gravures de l'encyclopédie sont mal classées. Oui, pas avec un commentaire erroné, mais dans un ordre illogique. Il y en a déjà huit mille d'imprimées comme ça. La question est de savoir s'ils vont continuer à éditer les vingt-deux mille autres ou corriger l'erreur d'abord. S'ils le font il y aura des différences dans la même édition. Tu sais qu'Anna se marie le vendredi après le Nouvel An ? Mais j'aime mieux rentrer je ne me sens pas bien.

Elle partit et le silence régna un certain temps dans la pièce. « Maintenant, il est dix heures moins vingt, pensait Fritz, en déduisant l'avance de ma montre. »

Au même instant, ils entendirent la porte d'entrée s'ouvrir et quelqu'un monter l'escalier.

— Voilà Jaap, dit Joosje.

— Je suis contente que tu sois là, dit tante Stien en voyant entrer un jeune homme maigre, coiffé d'un chapeau bleu.

— Tiens, tiens, répondit-il.

— Allons, je m'en vais, dit la vieille, au moins, il ne s'est rien passé.

Pendant que Joosje la reconduisait jusqu'à l'escalier, Fritz serrait la main du jeune homme et disait :

— Je te félicite de tout cœur pour ton fils. J'espère que le cadeau sera de quelque utilité.

Il montra la table avec les présents.

Après avoir enlevé chapeau et pardessus, le nouveau venu alla s'asseoir à la place de Joosje. Il avait une bouche mince et pâle, des doigts osseux et un crâne étroit, les tempes creuses. Ses cheveux blonds, très fins, s'éclaircissaient tellement sur les tempes et le haut du crâne qu'on voyait la peau bleuâtre du cuir chevelu.

— Eh bien, Fritz, demanda-t-il en souriant, comment vas-tu ? Une cigarette ? Un petit cigare ? Toujours pas ?

Il lui tendit une boîte de cigarillos. Chacun en alluma un.

Joosje rentra dans la pièce.

— Jaap, as-tu déjà vu le cadeau de Fritz à Hansje ? demanda-t-elle.

— Mais non, mais non, comment ai-je pu l'oublier, c'est incroyable, dit Jaap, en riant à moitié, je vous présente mes excuses, monsieur Van Egters.

Sur quoi Joosje lui tendit l'assiette.

— Voyez un peu, dit-il, et un gobelet, et des bâtons de chocolat, mais, mais, mais.

— Et une pomme, dit Fritz.

— Et une pomme, reprit Jaap.

— Nom de Dieu, je crois qu'on est mardi, n'est-ce pas ? demanda-t-il après avoir rangé le cadeau. C'est le plus mauvais jour de la semaine après le lundi, mais en fait on est samedi, car demain c'est le jour de Noël.

— Moi, c'est le vendredi que je préfère, dit Fritz, on a la perspective du samedi.

— Moi, j'aime mieux le jeudi, répondit Jaap, on a la perspective du vendredi.

— Et on continue, dit Fritz. — Il frissonna, se frotta les mains et balança les pieds. — Je crois que je deviens malade, dit-il en se renversant en arrière.

— Moi, je suis en train depuis quelques jours, dit Jaap.

— Tu restes chez toi ? demanda Fritz.

— Mais oui, répondit Jaap, le robinet est de nouveau bouché. Tous les matins, je monte l'eau d'en bas. Je trouve que cela suffit. Après ça, j'estime que je n'ai plus besoin de sortir.

— On ne t'envoie pas de médecin du bureau ? demanda Fritz.

— Oh si, dit Jaap, mais c'est un simple docteur avec sa clientèle personnelle. Pense un peu : il commence le matin par les mutualistes, puis il fait son quartier. Lorsqu'il a fini, il rentre déjeuner et après, il reçoit sa clientèle particulière. Il ne peut donc pas venir avant trois heures et demie au plus tôt. A trois heures je me mets au lit et je lis confortablement. Lorsque, vers trois heures et demie, j'entends claquer une portière de voiture, je sais ce que c'est. Quand il arrive, je dors et Joosje me réveille.

— Et que dit-il ?

— Il est venu une fois, dit Jaap, que veux-tu qu'il dise ? Tu as beau te porter comme un charme, si tu dis : « Je me sens mal », et que tu es au lit, que veux-tu qu'il dise, ce docteur, si ce n'est : « Essayez de vous lever dans trois jours. » Pas vrai ?

Il se renversa en arrière et se passa les deux mains sur les cheveux.

— Tu es encore plus chauve, dit Fritz, tu deviens terriblement chauve. Tu te masses encore ? Tu m'as parlé de massages, l'autre jour, je crois.

— Je mets du pétrole dessus, dit Jaap, c'est un bon remède. Je fais un massage au pétrole.

— Quelle crasse, dit Fritz, alors tu dois chaque fois te laver les cheveux.

— Mais non, répondit Jaap, moi je ne le fais pas.

— Je me demande souvent, dit Fritz, ce qui provoque la calvitie. Elle ne se produit presque jamais que chez les hommes. Et les poils continuent à pousser sur les autres parties du corps, comme si de rien n'était.

— Les racines du cuir chevelu meurent, dit Jaap.

— Quelle science, dit Fritz, ça, je le sais aussi. Autant dire qu'il ne pleuvra pas si le temps est sec. Je me dis parfois que cela provient de ce que le crâne pousse et que la peau est trop tendue. Ce qui arrête la circulation sanguine. Tu crois que c'est possible ?

Jaap ne répondit pas.

— Ça va de plus en plus vite, hein ? poursuivit Fritz. Chez toi, c'est impossible de l'arrêter, n'est-ce pas ?

— Laisse-moi te dire, dit Jaap en passant la main droite sur sa tête, que la chute des cheveux s'est arrêtée depuis un mois ou deux. Il y a des cas où la chevelure s'éclaircit beaucoup, puis cesse de s'éclaircir. C'est mon cas.

— Mais à la longue, tu deviendras chauve, tout comme les autres, dit Fritz, il n'y a pas d'issue. Tu crois, poursuivit-il, que le cœur y est pour quelque chose, les veines ? Tu as le cœur plutôt faible, n'est-ce pas ?

— Je vais te dire, répondit Jaap, quand je monte un escalier, ça fait : hi, hi, hi, ici ! Il montrait son sein gauche et imitait un piaillement rauque. Toi tu ne l'entends pas, moi je l'entends.

— Est-ce que c'est la même chose que trop de tension ? demanda Fritz.

— Non, dit Jaap, ça, c'est ton cas. Moi, j'ai trop peu de tension.

— Quels sont les symptômes de la tension trop haute ? demanda Fritz.

Il vit à sa montre qu'il était près de dix heures, se leva et se mit à marcher de long en large.

— Quand tu te penches, tu as la tête qui éclate, dit Jaap.

— Oui, c'est exactement ce que je sens, dit Fritz.

— Même quand tu penches la tête de côté ou en avant, ça te fait mal ; tout est raide. N'est-ce pas ?

— Oui, dit Fritz.

— Tu ne supportes aucune pression sur les yeux. C'est douloureux. Quand tu t'assieds trop près de la fenêtre, la lumière te fait mal.

— Je ressens tout cela, dit Fritz.

— Eh bien, c'est parfait, mon garçon, je te félicite, dit Jaap avec emphase. En tous les cas, tu es encore bon pour quelques années.

Il ricana. Joosje reversa du café.

— Et pourtant, cela enrichit la vie, dit Jaap. Les malades et les gens difformes. Quand je vois une jambe de bois ou une bosse, je n'ai pas perdu ma journée.

Ils rirent ensemble.

— Ou ces bosses superbes, dit Fritz lentement, d'un air pensif,

ces grandes pommes de terre roses qui poussent, gratis, sur la tête de quelqu'un, ou derrière son oreille, au lieu d'un crayon.

Il était secoué sur sa chaise au point que le plancher vibrait. Un instant, ils furent l'un et l'autre à bout de souffle.

— Il faut caresser la bosse d'un bossu, dit Jaap en toussant, ça le rend fou.

— Il y a aussi, dit Fritz, ce bonhomme à la jambe de bois sur le pont. Il s'assied par terre et te barre la route avec sa jambe. Tu trébuches dessus et il faut bien lui donner quelque chose.

— Un aveugle, c'est magnifique aussi, dit Jaap, avec un chien. — Il hoquetait de rire. — Ne vous occupez pas de moi, dit-il avec le fou rire, mon chien et moi, ne vous occupez pas de moi, car je suis aveugle. C'est merveilleux, poursuivit-il. Mais le plus beau, ce sont les gens qui ont eu le visage brûlé. Sans nez et l'œil humide dans une orbite sans paupières. Ça, c'est grandiose.

— Vous avez bientôt fini, dit Joosje, ces insanités.

On sonnait.

— Quelle heure indue, dit-elle et elle alla ouvrir.

— On dirait qu'il y a plus d'une voix, dit Fritz, lorsqu'ils entendirent la conversation dans le couloir.

Joosje précédait les visiteurs et elle faisait la grimace, une moue et les yeux au plafond. Un homme ventripotent, qui pouvait avoir dans les trente-cinq ans, entra sur ses talons, accompagné d'une dame aux cheveux courts. Après les salutations, ils s'assirent. Jaap ne dit rien.

— Vous étiez sûrement en train de bavarder ? dit l'homme.

Malgré ses lunettes, il avait l'air d'un collégien ; ses cheveux châtains étaient flous. La femme souriait sans arrêt.

— On ne vous dérange pas ? demanda l'homme. Joosje, on ne vous dérange pas ?

— Oh, non, dit Joosje en rougissant.

— Il faut que je vous raconte, dit-il, ah, quelle histoire.

Il se pencha de côté vers Fritz, dont la chaise était voisine de la sienne, et dit : « Permettez-moi de réparer un oubli. Je m'appelle Wortel. Arend Wortel. »

Fritz prit la main lourde et chaude. « C'est cela, se dit-il, il a son compte. » Il perçut un léger relent de genièvre.

— Nous étions, poursuivit le visiteur, chez une petite cousine qui est mariée. Nous devions passer dans une autre pièce et je dis

à une jeune dame : « Puis-je vous offrir mon bras ? » Ça se fait, n'est-ce pas ? Savez-vous ce qu'elle dit ? Elle dit : « Vous avez besoin de support ? » Alors, je me suis fâché. Et du coup, tout le monde s'est fâché. Pourquoi ? Alors j'ai dit : « Si c'est comme ça, nous préférons partir. On préfère partir. » Alors on s'est dit : « Si on passait chez Jaap. » On ne vous dérange pas, j'espère, Jaap ? Sans quoi, on préfère s'en aller.

Jaap se taisait. L'homme regarda autour de lui, toussa et dit à Fritz :

— Vous n'auriez pas cent florins à me prêter pour un mois ? Vous devez avoir un compte en banque bien fourni.

Jaap avait toutes les peines du monde à s'empêcher de rire.

— Qu'en dites-vous, poursuivit Wortel, mis à la porte tout simplement. C'est ainsi. Et pourquoi ?

— Tu dois bien avoir pincé les nichons d'une de ces filles, dit Jaap.

— Non, oh non, dit Wortel, tu as bien vu, Nora, y a-t-il un mot de vrai ?

— Oh non, dit sa femme d'une voix terne, sans effacer le sourire de son visage.

— On ne vous dérange pas ? demanda-t-il à Jaap. — Celui-ci ne répondit pas. — Quelle heure est-il ?

— Il est onze heures dix, dit Fritz.

— Alors on s'en va, dit Wortel.

Il fit signe à sa compagne et ils disparurent rapidement dans le couloir. Jaap et Fritz se turent jusqu'à ce qu'ils les entendent descendre l'escalier.

— Il y a toujours et partout quelque chose, dit Jaap en souriant. Fritz se leva et prit congé.

— Mes meilleurs vœux pour ta santé, dit Jaap. C'est entendu pour samedi soir, j'y compte. Je passerai sûrement chez toi d'ici là. Je ne te dérange pas, j'espère ?

Et ce disant, il se mit à tambouriner sur sa poitrine et son ventre et à esquisser des feintes de boxe.

Fritz descendit prudemment l'escalier plongé dans la pénombre. Arrivé en bas, il entendit Jaap lui crier :

— Je ne te dérange pas, j'espère ? sa voix se perdit dans un éclat de rire.

— En tout cas, il gèle encore ferme la nuit, dit-il à haute voix lorsqu'il eut quitté le trottoir.

Au bout du canal, il vit une couche de glace sur toute la rivière. Il partit au trot pour se réchauffer.

Il vit de la lumière dans le living-room. Son père était assis à table. Il avait les paupières rouges comme s'il les avait frottées longtemps, et une tache noire sur la joue droite. De temps à autre il reniflait.

— Regarde, dit-il lorsque Fritz, hésitant, s'arrêta dans la pièce, c'est écrit ici.

Il montra l'endroit dans un livre relié de noir, ouvert devant lui sur la table. « *Les droits des comtes Van Egters remontent à 1384* », lut Fritz.

« A quoi ça rime-t-il ? » se demanda-t-il.

— Très intéressant, extrêmement intéressant, dit-il. Il faut que je lise ça demain matin. (« Ce n'est pas assez », pensait-il.) Demain, je vais l'étudier à fond, ajouta-t-il.

La radio devait être ouverte, car une voix dit soudain :

— La courte pause est terminée. Vous allez entendre *Le quickstep Doctor Jazz.*

Fritz quitta la pièce. « Je dois arrêter mon esprit » se répétait-il en se brossant les dents et en se déshabillant. Il bondit dans son lit. « Du calme maintenant, un calme absolu. » Il s'endormit aussitôt après.

Il se réveilla et entendit un cri, puis le bruit d'un choc et des voix. Il sauta du lit, se précipita dans le living-room, où il alluma et ouvrit les portes coulissantes. Son père était assis dans son lit et regardait sa mère, qui se tournait d'un côté sur l'autre en pleurant et plongeait sans cesse la tête dans l'oreiller. Elle avait un mouchoir à demi enfoncé dans la bouche et poussait des cris. « Ça c'est nouveau », se dit Fritz.

— Je vais chercher de l'eau, dit-il et il prit un verre dans le buffet ; en un clin d'œil, il revint de la cuisine avec le verre.

Sur son insistance, sa mère en but une petite gorgée.

— Va te coucher, dit son père, maman a une crise...

« Il n'arrive pas à trouver le mot », pensait Fritz, qui referma les portes et alla se recoucher.

— Ainsi sont les jours qui nous sont donnés au soleil, dit-il à haute voix dans l'obscurité.

Au bout de vingt minutes il se rendormit.

« Nous sommes dehors », dit une voix. Il se trouvait au bord d'une route entre des prairies. Après avoir marché quelque

temps, il arriva près d'un domaine, avec une haute grille métallique et une avenue de gravier blanc. Juste en face, de l'autre côté de la route, un grand échiquier se dressait sur le talus. « Ils compliquent beaucoup trop de choses, se dit-il, de plus, il n'y a pas de pions. » Vu en diagonale, l'échiquier devait avoir la taille de deux hommes.

« Venez ici », cria un jardinier. Fritz poussa la lourde grille et monta l'avenue. « Regardez, dit l'homme, nous plantons un peu de tout. » Il montra des parterres de fleurs. Il y avait aussi de petites pelouses, bordées de fleurs grimpantes qui rampaient, faute d'un mur ou d'un arbre. En y regardant de plus près, il vit que ce n'étaient pas des fleurs, mais un de ces légers tissages de laine, tendu comme sur une bobine, avec lesquels les enfants tricotent des brides. Alors il prit peur. Il voulut s'enfuir, mais il marcha sur le bord bariolé d'une des pelouses et s'y prit les pieds. Il se dégagea enfin, mais alors il entendit approcher le danger : un bruit de crécelle lent, trépidant comme celui d'un rouleau compresseur. Il s'enfuit sur la route, mais l'horreur le suivait. En regardant derrière lui, il ne voyait jamais rien mais il savait que, s'il attendait une seconde, elle apparaîtrait dans le virage. Il se précipita dans une maisonnette, mais une voix de femme cria : « Oh là, que se passe-t-il ici ? » « Chut, chut », cria-t-il. Mais la voix continuait à hurler.

Il entendit alors l'engin quitter la route et se diriger vers la maison. Il y pénétra et, en un dernier effort, Fritz se précipita dans l'escalier en colimaçon vers la cave. En trébuchant à moitié, il sauta les marches, mais la poursuite le harcelait, d'abord lentement, puis de plus en plus vite et plus bruyamment.

Plus il descendait en suivant les virages de l'escalier, plus il perdait de son avance. Il vit alors le fond de la cave. Il trébucha et tomba. Tout devint noir. « Je ne vous dérange pas ! » dit une voix.

Il se réveilla le visage humide, referma plusieurs fois les yeux et resta quelques minutes à moitié assis, appuyé sur le coude, avant d'oser se recoucher.

IV

Lorsqu'il se réveilla le matin à huit heures moins le quart, il pensa tout de suite : « C'est le premier jour de Noël. » Il n'y avait pas de fleurs sur les vitres. « Peut-être est-ce le dégel », pensa-t-il, puis il se retourna et dormit jusqu'à huit heures et demie. « Ne pas rester couché plus d'une demi-heure », pensa-t-il lorsqu'il se réveilla de nouveau. Il se rendormit pourtant et ne se réveilla qu'à neuf heures vingt, lorsque sa mère ouvrit la porte et dit :

— Si tu te levais ? Je vais cuire les œufs.

Il se releva à moitié, mais se recoucha et tira les couvertures sur son visage. Il huma l'odeur de sommeil de son corps et se demanda : « Quelqu'un d'autre sentirait-il cette odeur comme moi ? » Il était onze heures et demie. « Il est vraiment temps de me lever », pensa-t-il. A onze heures trente-cinq, il repoussa lentement les couvertures.

Après s'être lavé et rasé, il prit ses vêtements sous le bras et alla s'habiller dans le living-room bien chauffé. Il y avait un œuf sur son assiette.

— Tu n'aurais pas dû le préparer, dit-il à sa mère, moi je l'aurais fait. Maintenant, il est froid.

— Je ne savais pas que tu te lèverais si tard, dit-elle.

Son père entra, vêtu de son pardessus ; il portait un manteau sur le bras.

— Nous allons prendre le café chez la famille Geitekooi, dit sa mère et elle mit son manteau.

Lorsqu'ils furent sortis, Fritz découpa son œuf froid sur son pain et mangea quatre tartines. Après avoir desservi la table, il